

J'ai vu..

UNIVERSITÄT
Bibliothek de
documentation
internationale
Genève



FOP, 47

AUX DARDANELLES. — A BORD D'UN CUIRASSÉ

J'ai vu...

LA BATAILLE DE L'ARTOIS
SE POURSUIT

*Deux maîtres
des opérations*



MARQUÉE CHAQUE JOUR
PAR UN SUCCÈS

*A gauche : Général Foch
A droite : Général P*



(En haut)
Le cimetière
de Carency : La
lutte y fut impitoyable ;
les nombreuses croix alle-
mandes témoignent des pertes
cruelles de nos ennemis.

(En bas)
Peut-être tom-
beront-ils ce soir
et auront-ils leur croix
dans le cimetière. — En at-
tendant, Vive la vie ! et la partie
est ardente comme une bataille.

La lutte qui se déroulait depuis plusieurs semaines en Artois de la colline de Lorette à Souchez et à Neuville-St-Vaast pour la maîtrise de Lens, a pris ces derniers jours l'ampleur d'une

grande bataille. Nous nous sommes d'abord emparés de la fameuse colline et de tous les bourgs aux noms désormais fameux qui la bordent : Ablain, Carency, Neuville; puis le laby-

DANS LA MARCHÉ DE NOS
TROUPES VERS LENS

LES ALLEMANDS SONT BATTUS
PARTOUT ET TOUJOURS

*Les prisonniers faits aux
environs de Souchez*

*conduits sous bonne escorte
au quartier général.*



(En haut)
*Un groupe de maisons
formant blockaus, et, comme
on le voit, formidablement
défendu du côté de la Sucrerie
de Souchez entre nos mains.*

(En bas)
*Un instantané de la
défense d'une barricade
dressée à l'angle d'un
carrefour important, dans
le hameau de la Targette.*

rinthe est tombé entre nos mains. La bataille continue et, bien que les Allemands aient envoyé dans cette région cinq corps d'armée, ils ont été battus partout et toujours. Ils n'ont

pu nous reprendre, en dépit de pertes formidables, ni un village ni une tranchée. Est-ce là le prélude de la grande victoire qui chassera définitivement hors de notre sol la horde d'invasisseurs?

J'ai vu...



Quelques croquis pris par Fauret à la Revue de Rip :
(1) Enver-Pacha (Rip), (2) François-Joseph (Maurel), Le Kronprinz (Lang),
Le Kaiser (Harry-Bour), M^{me} de Maintenon et Napoléon (Marguerite Beval et Palan).

A LA FÊTE DE LA SAINT-CYRIENNE (22 juin)

Le mardi 22 juin a été célébrée par la Saint-Cyrienne, au profit des familles des Saints-Cyriens morts à l'ennemi, une fort belle fête. Les auditeurs eurent la joie d'entendre, avec un poème inédit de René Fauchois : *La Veillée de Saint-Cyr*, une fort spirituelle et fort émouvante revue de Rip, interprétée par

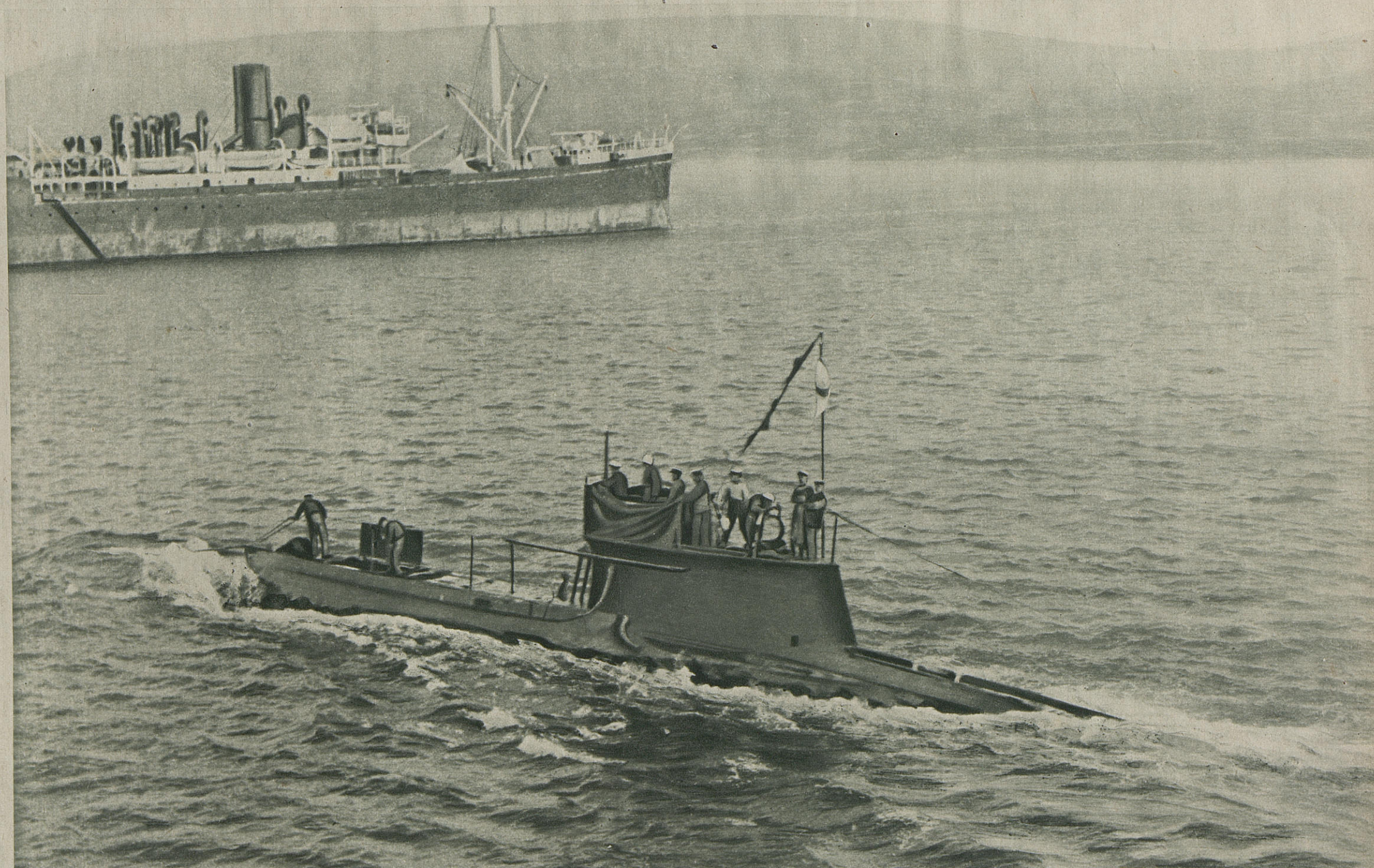
les artistes les plus réputés : l'auteur y tenait aussi son rôle. Dans la salle archi-bondée on remarquait quelques Saint-Cyriens des dernières promotions : celle de Montmirail et celle de la Grande Revanche, déjà blessés à l'ennemi et portant fièrement sur leur poitrine la croix de la Légion d'honneur.



S. M. LA REINE ELISABETH PHOTOGRAPHIE DES PETITES BELGES

Très simplement vêtue de toile blanche, la reine des Belges visite à domicile — dans des maisons souvent, hélas ! ravagées — ses plus humbles sujets, que la guerre éprouva. Elle leur apporte infatigablement toutes les consolations morales appro-

priées à leur état. N'y a-t-il pas la même sorte de charité dans ce geste spontané de la Reine photographiant, devant un jardin épargné par les obus, de pauvres orphelines qui sourient, que dans les soins dont nos infirmières entourent les blessés ?



LE SOUS-MARIN REVIENT DE CONSTANTINOPLE

Ni les canons braqués sur les deux rives, ni les torpilleurs qui les guettent, ni les chapelets de mines dont les Turcs ont semé l'étroit goulot des Dardanelles, n'ont eu raison de la hardiesse des équipages de nos sous-marins. Ils sont les maîtres de la mer de Marmara. Voici, rejoignant la flotte alliée près de Gallipoli, le sous-marin

qui, le 29 mai,

après avoir franchi en plongée un triple barrage de mines flottantes, émergeait au cœur même du port de Constantinople. Dans cette Corne-d'Or, qui vit passer les caravelles enchantées des Mille et une Nuits, il sema la terreur. Après avoir coulé deux torpilleurs ennemis et des transports turcs bondés de troupes, il regagna, sans se hâter, l'escadre anglo-française.

Si nous voulons une paix durable....⁽¹⁾

par l'Abbé WETTERLÉ (Suite).

EN TROIS TRONÇONS. L'ancienne Pologne est donc aujourd'hui coupée en trois tronçons. Quatre millions de ses nationaux vivent sous la domination prussienne, 12 millions sous celle de la Russie, 4 millions sont sujets autrichiens.

Le sort de ces groupes est divers et de là surgiront, quand il s'agira de rétablir l'autonomie de l'ancien royaume, les plus grandes difficultés. En effet, séparés par des législations différentes, ayant évolué au point de vue économique et politique dans des sens opposés, ils n'ont gardé que la communauté de leurs aspirations nationales, de leur religion et de leur langue. Un siècle et demi a passé sur eux sans porter atteinte au patriotisme des annexés et sans diminuer le culte d'un passé lointain ; mais le Polonais d'Autriche, surtout si nous prenons celui du peuple, n'a plus les mêmes habitudes, les mêmes tendances, le même programme politique que le Polonais de Russie et surtout que le Polonais de Prusse.

EN AUTRICHE. La monarchie de Habsbourg a toujours vécu des différends des races nombreuses qui occupent son empire. Elle fit la part très belle aux Polonais qu'elle tenait à s'attacher pour mieux pouvoir dominer les autres groupements slaves. Elle leur accorda donc la plus large autonomie. Les habitants de la « Pologne heureuse » avaient leur administration, leurs écoles, leurs universités, leurs tribunaux, leur diète, leur budget.

Au parlement d'empire, leurs députés, au nombre de 71, disposaient des majorités à leur guise, laissant pencher, quand ils le voulaient, la balance en faveur des Allemands ou des Slaves. Ils fournirent à la monarchie plusieurs de ses hommes d'État les plus renommés. Faut-il ajouter que, profitant de la puissance que la faveur impériale leur avait conférée, ils se montrèrent souvent très durs pour les Ruthènes, qui en Galicie étaient soumis à leur domination ?

Sans doute les Polonais d'Autriche se réjouiront comme leurs frères de Russie et de Prusse du rétablissement de leur ancienne patrie ; mais s'accommoderont-ils avec la même résignation d'une autonomie relative, qui peut-être ne sera pas, au moins au début, aussi large que celle dont ils jouissaient jusqu'ici ? Il est permis d'en douter.

EN RUSSIE. Par contre, les Polonais russes se sont bruyamment réjouis de la proclamation du grand-duc Nicolas. Sans doute il leur a été pénible de constater que le Tsar n'avait pas repris à son propre compte les déclarations du généralissime. Sans doute ils craignent que les nationalistes russes ne cherchent à ergoter sur la somme de libertés qu'on leur accordera. Et néanmoins leurs espérances demeurent tenaces. Ils comptent, pour obtenir une autonomie plus sérieuse, sur l'intervention des alliés ; ils comptent surtout sur la générosité de Nicolas II, qui, déjà en plusieurs circonstances, leur a témoigné la bienveillance la plus accusée.

Et puis ils savent que, si la Russie les traita souvent avec dureté, la Prusse fut toujours l'instigatrice de cette politique de violence. N'est-ce pas Guillaume I^{er} qui en

1862 passa avec le Tsar la convention en vertu de laquelle les deux souverains s'engageaient à suivre une politique polonaise commune, et chaque visite d'un roi de Prusse à Saint-Pétersbourg n'avait-elle pas pour conséquence immédiate de nouvelles mesures de rigueur ?

De tout temps l'influence allemande fut considérable à la cour de Russie. Les Romanow, s'ils veulent redevenir les maîtres chez eux, devront procéder à l'épuration énergique de leur entourage. Le travail est commencé, on peut être sûr qu'après la guerre il sera poursuivi avec vigueur. La Pologne n'aura certainement qu'à y gagner ; car le Slave ne lui fut jamais cruel, tandis que l'Allemand la traita toujours sans ménagements.

Tandis que, dans le reste de l'empire moscovite, les Allemands étaient au nombre d'environ 2 millions, dans la seule Pologne on en comptait 500 000. La politique russe consistait en effet à laisser envahir les provinces polonaises par des éléments étrangers. C'est ainsi qu'à l'époque même où les Juifs étaient expulsés des autres districts, ils trouvaient un asile sûr à Varsovie.

Un oukase du 16 juin 1906, prenant pour base le mélange des populations dans l'Ouest, réduisit le nombre des députés polonais de 36 à 12. Le régime constitutionnel ne fut d'ailleurs guère favorable aux annexés. On sait que le Tsar voulait accorder aux Polonais de larges libertés communales et que le Conseil supérieur de l'empire s'y opposa. Quand plus tard Nicolas II fit acte d'autorité pour desserrer un peu les liens de ses sujets de Pologne, il exclut du bénéfice de la mesure bienveillante qu'il venait de prendre, le district de Kelm (ou Chelm) que jusque là les Polonais considéraient comme leur appartenant.

Les malentendus sont donc nombreux. Encore peut-on en faire remonter la responsabilité à l'influence néfaste que la Prusse systématiquement persécutrice exerça, pendant un siècle, sur l'empire voisin plus disposé par intérêt et par tempérament à montrer plus de bienveillance.

Avec un peu de bonne volonté réciproque les Slaves finiront par s'entendre tandis que l'antinomie est complète entre Slaves et Germains.

EN PRUSSE. Les Polonais de Prusse sont de tous les plus malheureux. Leurs compatriotes de Russie ont eu à subir des persécutions intermittentes. Eux n'ont jamais connu que de rares accalmies qu'ils devaient acheter au prix des plus durs sacrifices. Les Allemands parlent toujours avec un souverain mépris de ces pouilleux, malodorants et paresseux, ivrognes et querelleurs qu'ils ont eu toutes les peines du monde à dégrasser. Lisez les feuilles pangermanistes, vous y trouverez toujours les mêmes phrases : « La Posnanie était un désert inculte habité par une population misérable ; nous en avons fait un des pays les plus riches de l'Allemagne. »

Les hyperpatriotes berlinois n'oublient, dans leurs vantardises, que de signaler le prodigieux effort que les Polonais ont fait eux-mêmes pour contrecarrer l'œuvre barbare de germanisation. Si Posen est devenu un centre important, si dans toute la Pologne prussienne et la Silésie la population indigène est arrivée à une grande aisance, c'est parce que les opprimés, comprenant enfin la nécessité de se grouper

et de coordonner leurs énergies, ont acquis les qualités d'endurance et d'obstination qui auparavant leur faisaient défaut.

Peu de races ont fait preuve, dans la pire des servitudes, d'une pareille ténacité, d'une vitalité aussi prodigieuse. Rappelons rapidement les étapes de la persécution prussienne. C'est d'abord l'interdiction de tout enseignement du polonais dans les écoles. Rappelons seulement à ce propos les répugnants incidents de Wreschen qui soulevèrent l'indignation de tout l'univers civilisé.

Le 26 avril 1896 était proclamée la loi de colonisation. Voici en quoi elle consistait. Le gouvernement prussien mettait une somme de 100 millions, qui bientôt devinrent 300 et 500 millions, à la disposition d'une société allemande qui devait employer ces énormes crédits à acheter des terres polonaises qu'elle mettait à la disposition de colons allemands.

Les hakatistes (nom formé par les premières lettres des trois fondateurs de la société de germanisation : Hanemann, Kennemann, Tiedemann) se mirent immédiatement à l'œuvre. Les acquisitions qu'ils firent en masse eurent pour premier résultat de faire monter formidablement la valeur de la propriété foncière. L'hectare, qui valait 560 marks en 1886, montait à 1 500 marks vingt ans plus tard. Le second résultat fut encore plus déconcertant. Les Polonais, sous la direction du clergé nationaliste, créèrent des banques agraires qui, offrant aux colons allemands des bénéfices immédiatement réalisables, les poussèrent à revendre leurs terres à des indigènes. Bientôt la propriété allemande, au lieu de progresser, diminua dans de notables proportions.

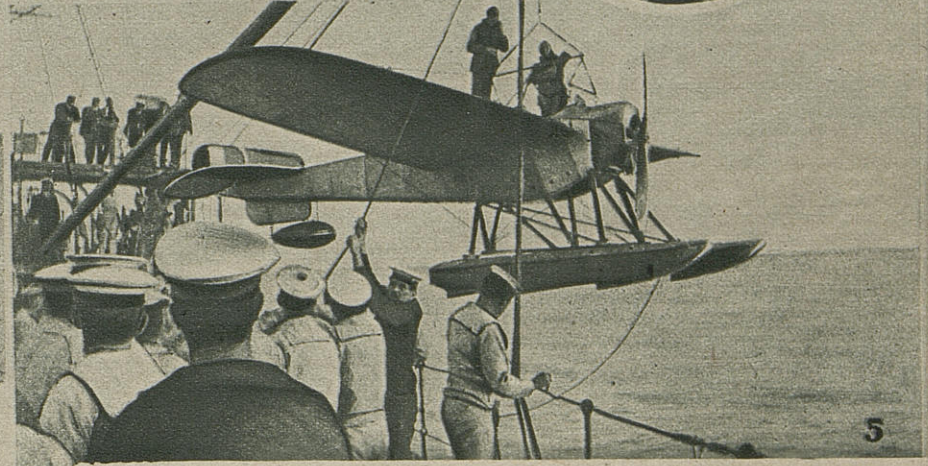
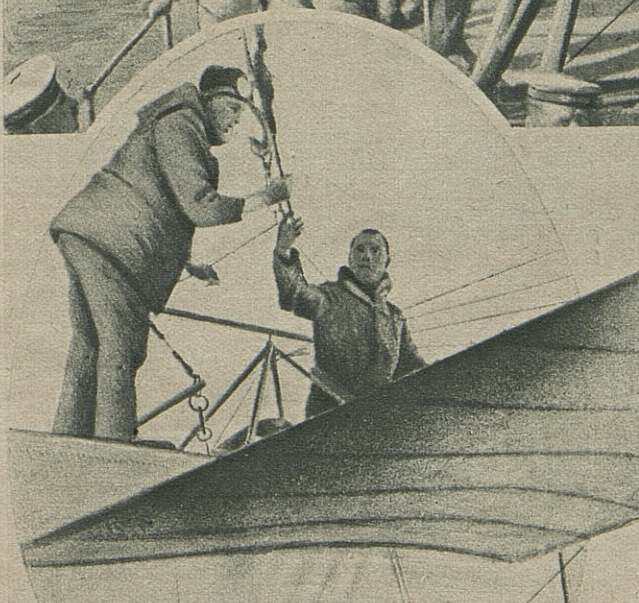
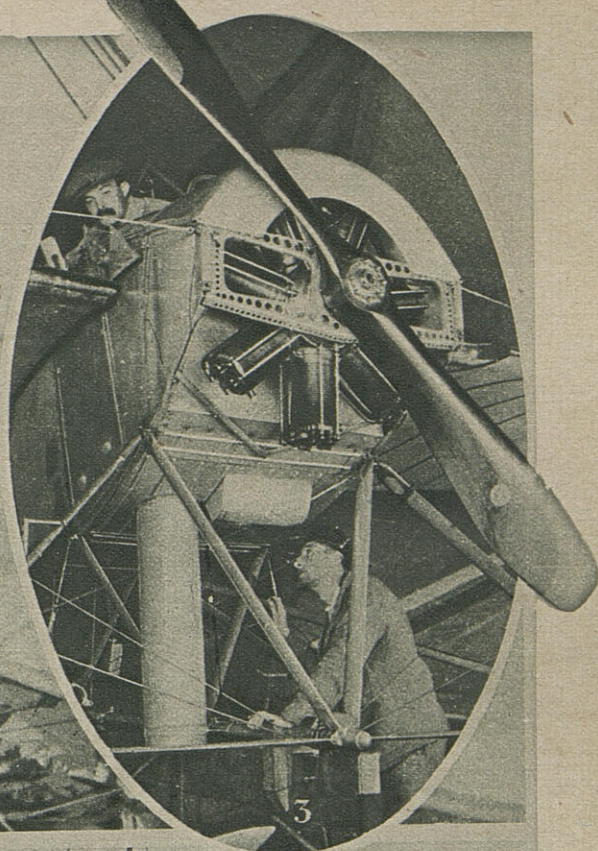
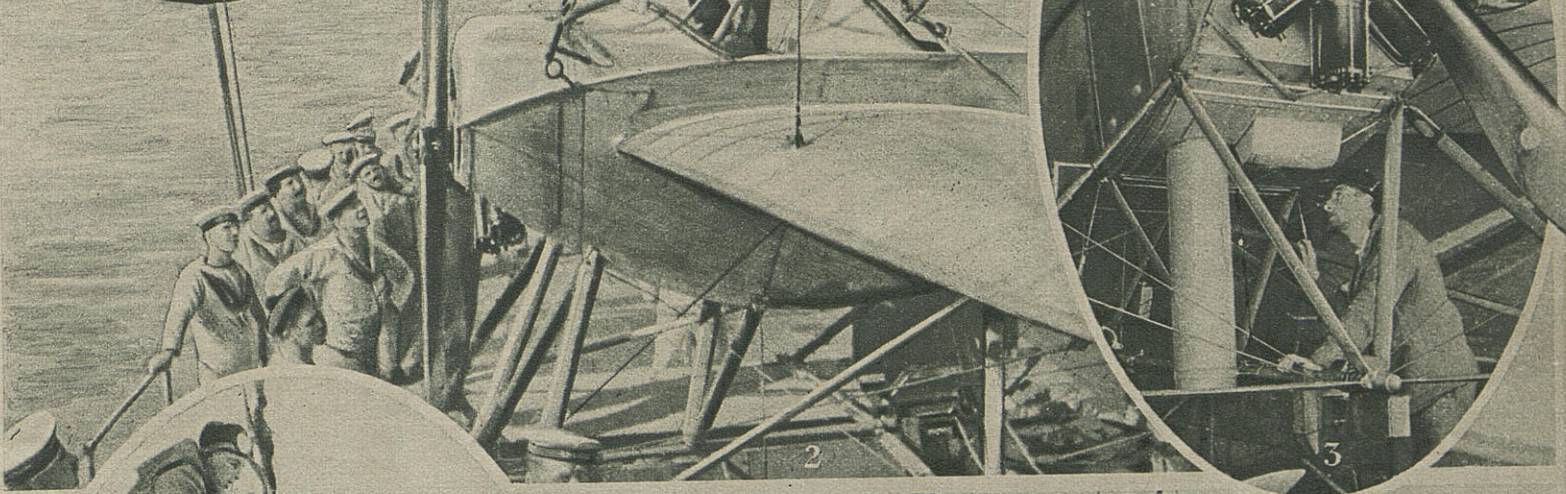
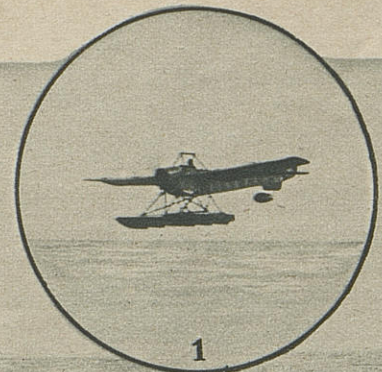
Les Prussiens imaginèrent alors un nouveau procédé de persécution. Le 10 août 1904, défense fut faite aux Polonais de s'établir sur les terres qu'ils avaient acquises, c'est-à-dire d'y construire des maisons habitables. Un paysan indigène imagina, pour tourner la loi, de loger dans une roulotte qu'il avait placée au milieu de ses terres. On lui défendit d'y mettre un tuyau de poêle. La presse allemande s'amusa follement de la lutte qui s'était engagée entre ce Polonais têtu et l'administration. Elle eût mieux fait de protester avec indignation contre cette atteinte monstrueuse au droit de propriété.

En 1908, le prince de Bulow devait mettre son couronnement à la législation antipolonaise. Cet homme d'État, aux manières en apparence courtoises, est de fait le plus impitoyable des Prussiens. On connaît dans les autres pays l'expropriation pour cause d'utilité publique. Il appartenait à M. de Bulow de découvrir et d'imposer l'expropriation pour cause d'origine ethnique du propriétaire. Les Russes ont, pour se défendre contre l'envahissement économique de leur pays, défendu aux étrangers d'y acquérir le sol. En Prusse le ministère prétendait chasser de leurs terres des citoyens prussiens, jouissant de tous les droits constitutionnels, uniquement parce qu'ils avaient des ancêtres polonais. Or qu'est-ce qu'un Polonais devant la loi commune du royaume de Prusse ? Cela n'existe pas plus que le Rhénan, le Brandbourgeois ou le Poméranien.

E. WETTERLÉ.

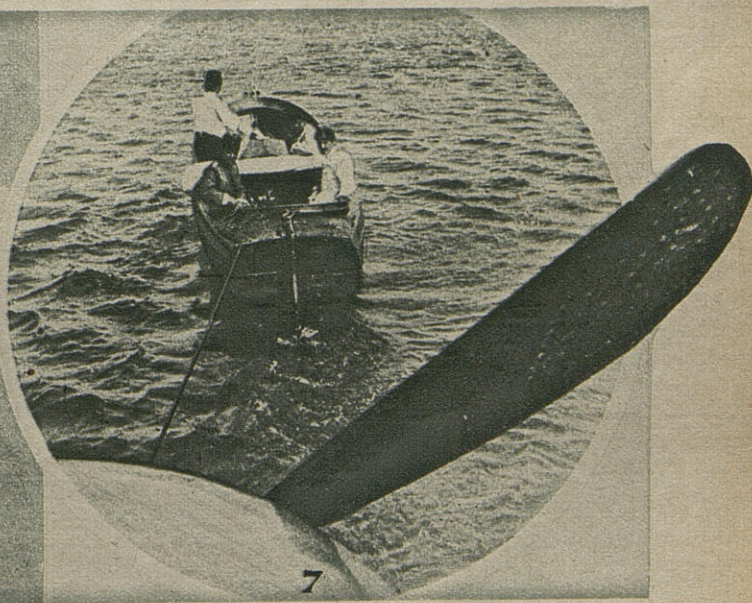
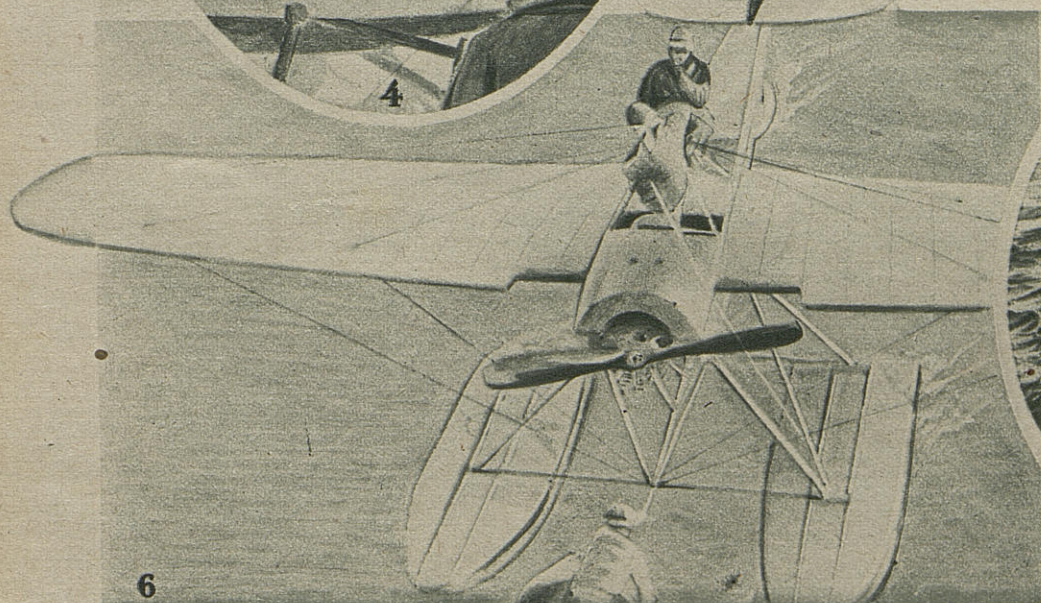
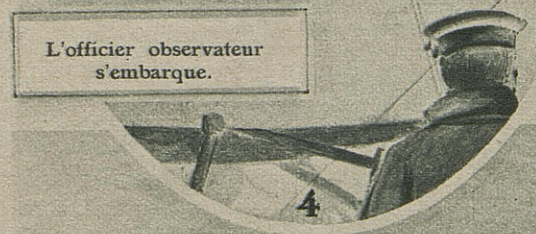
(A suivre.)

(1) Voir les numéros 20 et suivants.



L'officier observateur s'embarque.

1, En plein vol ; 2, La visite des haubans ; 3, L'examen du lance-bombes ; 4, L'observateur s'embarque ; 5, La mise à flots de l'appareil ; 6, L'hydravion va s'envoler ; 7, Remorqué pour rentrer à bord.



LES HYDRAVIONS ALLIÉS SURVOLENT GALLIPOLI

Dans la noble tâche qu'elles ont entreprise pour forcer les Dardanelles, les escadres alliées sont puissamment aidées par les hydravions. C'est aux aviateurs anglais et français qu'il appartient, en effet, d'aller reconnaître, au-dessus de la presqu'île de

Gallipoli, les positions turques fortifiées par les ingénieurs de von der Goltz-Pacha et de Liman von Sanders. Et lorsqu'ils ont criblé de bombes les retranchements ennemis, pilotes et observateurs rentrent à bord, rapportant de précieuses indications.



LE TOMBEAU DES ALLEMANDS EN LORRAINE (1915)

Grâce à nos mitrailleuses, un bataillon ennemi, qui attaquait en formation massive, est resté tout entier sur place. Littéralement

fauchés, comme les épis, dans cette plaine de Lorraine, qu'ils ne moissonneront pas, ces Allemands expirent en tas... Sur le monceau

immobile de leurs corps, demain, on répandra la chaux qui purifiera ce sol redevenu français, en effaçant la trace et jusqu'au souvenir

des barbares. et sur cette même terre, la vie qui purifie tout, la vie plus forte que la mort, renaîtra... et les moissons verdront encore.



Ce document, qui semble dater de l'âge de pierre, a été pris en avril dernier, dans les environs de Zeebrugge, célèbre depuis, par tant de furieux combats. Pour se garder des baïonnettes de nos

tirailleurs, de ces loyaux combats à l'arme blanche où triomphe la valeur individuelle et le vrai courage, nos ennemis machinèrent cet horrible champ de bataille. Ne se sentant pas encore en sûreté

SUR LE CHAMP DES



SUPPLICES (Zeebrugge, avril 1915).

derrière leur inextricable barrière de fils barbelés, ils creusèrent ces fosses profondes, garnies d'épieux pointus, dissimulés sous des branchages, comme en creusaient les chasseurs de mammoths, et

sur lesquels nos soldats, courant à l'assaut, devaient s'empaler. C'est là un document qui restera pour témoigner du haut fait, digne de cette civilisation où mène la kultur que leurs intellectuels ont célébrée.

SUR TERRE ET DANS LES AIRS (1)

« Oui, la farce est bonne. On les a trompés. Mais ce qui m'inquiète, c'est de savoir qu'on nous a trahis, car vous le savez aussi bien que moi, l'avion n'aurait pu repérer ce coin de terrain si on ne le lui avait pas indiqué... Il y a des espions, nous en sommes entourés, où sont-ils?... C'est ce qui me fait peur. »

Ce fut ce soir-là comme les *Contes des mille et une nuits*, chacun sortant son histoire d'espion, et B... commença :

— Connaissez-vous l'histoire des chèvres blanches?

— Non.

— Voici. C'est par ici, dans ces parages, que la chose s'est passée. Des batteries françaises tiraient sur des objectifs ennemis et se dissimulaient le mieux possible en utilisant les abris du terrain. Mais chaque fois qu'elles se mettaient en position, les batteries étaient arrosées avec précision au bout de quelques minutes. Trois fois, on changea de place et trois fois elles furent touchées. Évidemment, quelqu'un indiquait l'emplacement. Qui?... Le terrain était vide, sauf des lignes d'infanterie à 2 ou 3 kilomètres, tapies dans les tranchées ou dissimulées dans des broussailles et des boqueteaux... Donc, aucun intermédiaire entre les Boches et l'artillerie française. On avait beau fouiller le ciel, aucun aéro allemand n'apparaissait quand, tout à coup, le chef de groupe eut une illumination. A 400 mètres devant les batteries, depuis une heure, un pâtre, insouciant du danger, menait paisiblement le long des chaumes son troupeau de chèvres, troupeau de chèvres noires au milieu desquelles une chèvre blanche se détachait.

« Certainement, c'était de ce coin-là que partaient les signaux... Le commandant de groupe fit prendre aussitôt un quatrième changement de position, sans quitter des yeux le chevrier. Celui-ci, qui s'était arrêté, indifférent aux bruits de la bataille, se remit en marche d'un air insouciant et poussa encore une fois son troupeau à la hauteur des batteries françaises, servant ainsi, grâce à la tache claire de la chèvre blanche au milieu du troupeau noir, de point de repère aux Allemands.

— Et le réglage était bon?

— Je vous crois, excellent en direction, plus faiblard en portée : ils arrosaient 200 à 300 mètres trop court.

— Et qu'a fait le commandant d'artillerie?

— Oh ! ce fut bien simple. Il changea une dernière fois de position ; et comme le chevrier allait se mettre en route, il donna un ordre à la dernière pièce, qui ne lança qu'un coup à mitraille sur le groupe des chèvres et de l'espion.

« Ce fut une bouillie... »

« Et flegmatique, le chef de groupe dit : « Domage d'employer du 75 pour une telle vermine. »

« A partir de ce moment-là, le groupe d'artillerie ne fut plus inquiété... »

Le lieutenant S..., qui revenait d'une division de cavalerie où il avait pris part aux randonnées de Belgique et aux grandes randonnées du corps de cavalerie, nous dit en ce moment :

— Personnellement, j'ai eu l'impression que dans tous les villages où nous passions, il y avait un service d'espionnage déjà organisé dès le temps de paix, surtout grâce à des téléphones souterrains... Mais la catégorie de gens dont nous nous méfions le plus, était certainement les bergers. Nous en avons arrêté un près de R.-en-V. qui

depuis dix jours rôdait avec ses moutons, se déplaçant avec son troupeau, se collant en quelque sorte à nos mouvements. Personne ne s'en méfiait. Un jour j'eus, comme le commandant d'artillerie, une illumination. Je le fis saisir par deux cavaliers de mon peloton, amener près de moi et fouiller. J'interrogeai l'homme : je le menaçai de le faire fusiller, mais rien ne bougea sur sa physionomie. On ne trouva rien sur lui, sauf un seul indice. Ses mains et ses pieds, qu'il n'avait pu arriver à camoufler, à rendre suffisamment calleux, n'étaient pas ceux d'un berger. A ce moment, l'homme se sentit brûlé et joua le tout pour le tout. « Oui, je suis un officier allemand », dit-il. Il mourut d'ailleurs crânement, sans vouloir se laisser bander les yeux.

« A partir de ce moment, la chasse aux bergers commença et quand on eut purgé le pays de cette vermine, nos mouvements ne furent plus éventés... »

— Eh bien, moi, dit L..., officier d'infanterie blessé, arrivé depuis peu à l'escadron comme observateur, moi, je connais une histoire d'espionnage peut-être encore plus extraordinaire que celles que vous venez d'entendre raconter. Elle m'a été dite par un officier de mon régiment, quelques jours après que l'aventure avait eu lieu. Mon régiment, le ...^e d'infanterie, battait en retraite de Charleroi vers Guise et Soissons. Un soir, le hasard des étapes amena le 2^e bataillon avec le colonel et les officiers de l'État-Major du régiment à cantonner dans le village de N., au centre d'une contrée des plus fertiles en pâturages, parsemée d'exploitations et d'élevages des plus prospères.

« Dans le village de N., presque tous les habitants valides avaient fui devant la retraite de nos troupes et l'invasion ; presque toutes les maisons étaient closes ainsi que les grosses fermes des alentours. Quant aux pâturages, ils étaient vides.

« Et comme le colonel s'étonnait de cette absence de tout bétail, il demanda à un vieux paysan, un des rares habitants du village, si on pouvait abattre pour avoir de la viande fraîche.

« Le vieux répondit :

« — Des bestiaux ? Mais il n'y en a plus, ils ont été tous réquisitionnés, mon officier... Ah ! c'est pas ce qui manquait avant la guerre. Mais depuis, ils sont tous partis. Ceux qui en avaient le plus grand nombre, étaient à cette grande ferme, et il désignait de grands bâtiments, dominant des pâturages énormes... Peut-être bien qu'ils en ont encore chez eux... Probable ? »

« Le colonel envoya aussitôt son officier d'approvisionnement à la ferme en question. Mais l'officier revint en disant qu'après bien des difficultés, le fermier et la fermière, couple de cinquante ans, qui s'étaient barricadés chez eux, avaient fini par ouvrir et avaient répondu d'un air maussade qu'ils n'avaient rien, qu'ils avaient eu un peu de bétail, mais que depuis la guerre, il était parti.

« Alors, le vieux, d'un air soupçonneux, dit :

« — Cela ne m'étonne pas, mon officier, qu'ils ne veulent pas ouvrir. Jamais personne n'allait dans leur ferme... *Ce ne sont pas des gens du pays*, et puis ils mentent fort en disant qu'ils n'avaient qu'un peu de bétail sur pied. Moi, je vous jure qu'il y a encore quinze jours, ici, il y avait 500 têtes de bétail dans tous les prés que vous voyez.

« — Cinq cents bêtes de bétail, dit le colonel, et où ont-elles passé ? Vous souvenez-vous d'avoir vu le maire et un officier venir réquisitionner ? »

« — Ah ! ben ouich !... j'ai rin vu du tout. Un jour, les vaches, les viaux, les bœufs, tout cela a disparu, comme si il y avait eu une sorcellerie autour de cette ferme !... Et puis, voulez-vous que je vous dise, mon colonel ? Allez-y voir. Il y aura peut-être des choses drôles chez eux.

« Intrigué, le colonel commande une section de piquet et fait cerner la ferme. Puis, suivi de ses officiers, il se fait ouvrir la porte.

« Le couple a l'air à la fois maussade et arrogant.

« Ils prétendent n'avoir eu que quelques troupeaux, maintenant réquisitionnés. D'ailleurs, les officiers peuvent fouiller.

« On fouille les bâtiments ; les étables, en effet, sont vides ; mais, chose étrange, la quantité de foin pour le bétail, déposé dans les granges, ne correspond pas à l'exiguïté des étables.

« C'est louche... et cependant rien qui permette un soupçon... »

« Les officiers vont se retirer, quand l'un d'eux dit au fermier :

« — C'est bien... On a visité jusqu'aux greniers... Mais la cave ? Montrez-nous votre cave ?... »

« Le fermier hésite.

« — Je n'ai pas de cave.

« Du moins aucune porte n'est apparente... Alors on se met à sonder et l'on arrive à une trappe qu'on lève. Un chemin en pente douce remplace l'escalier. La rampe est coupée de petits tasseaux de bois comme sur les ponts volants des bateaux.

« De plus en plus intrigués, le colonel et les officiers poussent le fermier et la fermière devant eux, revolvers braqués sur eux.

« — Montrez-nous le chemin. Au premier geste, on vous brûle.

« Le fermier obéit. Les officiers et les hommes armés descendent et arrivent, au bout de quelques mètres, dans une série de galeries spacieuses, confortables et aménagées en étables, dans lesquelles plusieurs centaines de bêtes à cornes sont rangées.

« La ventilation se faisait par des vantaux donnant sur la campagne, sous des broussailles ou des pierres... Quant au fourrage, le fermier et la fermière le descendaient des granges... Un téléphone de cave complétait l'ameublement et unissait plusieurs autres fermes.

(A suivre.)

A nos Lecteurs

ABONNEMENTS DE SAISON. — Nos lecteurs trouveront en première page les conditions d'abonnement pour un an et pour 6 mois. Pour donner satisfaction à nombre de nos acheteurs au numéro, nous consentons des abonnements de trois mois (abonnements de saison) contre envoi d'un mandat-poste de 3 fr. 75 adressé à M. l'Administrateur de *J'ai vu...*, 8, boulevard des Capucines.

NOTRE NUMÉRO RÉTROSPECTIF. — Notre premier numéro n'ayant paru que le 19 novembre, nous avons publié un **numéro rétrospectif** relatant les événements de guerre survenus depuis l'attentat de Sarajevo jusqu'à la date de l'apparition de *J'ai vu...*

Ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir ce numéro (52 pages, 215 illustrations, cartes et schémas) devront nous faire parvenir la somme de **un franc**.

LA COLLECTION COMPLÈTE DE *J'ai vu*. — Nous adressons la collection complète de la Guerre à ce jour (33 numéros de *J'ai vu...* plus le numéro rétrospectif hors série) contre mandat-poste de 9 fr. 25. Chacun des numéros isolément peut être fourni à nos lecteurs contre envoi de 0 fr. 25.

(1) Voir *J'ai vu* depuis le numéro 15.



Quelques scènes des batailles de Galicie : (1) Une troupe d'officiers prussiens faits prisonniers, en route pour Kiew, (2) Un officier sur son lit de tranchée. (3) Les cavaliers d'élite du Tzar et leur drapeau. (4) Le général Prince Kropotkine blessé est ramené par ses hommes du champ de bataille.

LA RÉSISTANCE DES RUSSES FAIT L'ADMIRATION DE LEURS ENNEMIS EUX-MÊMES

Après s'être avancés jusqu'aux cols extrêmes des Carpathes, les Russes, momentanément privés de munitions, et n'ayant à opposer aux milliers de canons de leurs adversaires que leurs baïonnettes et leurs poitrines, ont dû évacuer Przemysl, puis Lemberg même. Mais ils sont restés si redoutables dans leur re-

traite, que les Austro-Allemands n'ont pu obtenir une décision de quelque importance. Stratège admirable et qui sait reculer pour mieux bondir ensuite, le grand-duc Nicolas a pour lui la force, la patience et l'endurance de ses soldats. Il sait que tôt ou tard son heure viendra. Les Allemands le savent aussi.

EN MARGE DE LA GUERRE



L'abbé Coqueret, D^r de missions diocésaines à Paris, aumônier militaire et bon cavalier.



Trois religieuses belges, les révérendes mères L... S... A... décorées de l'ordre de Léopold, pour avoir, sous le feu, soigné tous les malades de leur hôpital.



Sur le front : trois aumôniers militaires allant reconforter les soldats venant de se battre.



L'amiral italien Bettolo prend le commandement des forces nav. de l'Adriatique.



Sur le front italien : Les trains bondés de troupes d'infanterie, en route pour Monte-Puono.



Le contre-amiral Salaun, récemment promu. Le plus jeune amiral : il est âgé de 45 ans.



Une patrouille de bersagliers-cyclistes, qui rendent de précieux services, en reconnaissance sur les lignes de Cristaverde.



Le capitaine de frégate G. Geynet, disparu à l'attaque de Steenstraat.



Les délégués de la Croix-Rouge américaine en Serbie, débarqués en Grèce, y visitent le Temple de la Victoire.



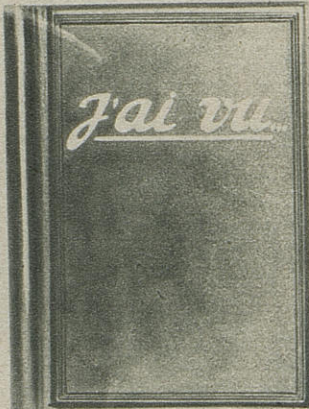
L'amiral italien Ricci d'Olmo prend un commandement important dans la Méditerranée.



Les débris de l'aviatik descendu en Alsace, près de Thann, par l'aviateur Gilbert après une chasse héroïque.



Pendant la déposition du c^o Turner, et du "Lusitania", devant la commission d'enquête à Londres.



La reliure de "J'ai vu"

Pour permettre à nos lecteurs de conserver la collection de *J'ai vu* en classant les numéros au fur et à mesure de leur apparition, nous mettons à leur disposition des reliures dites "électriques" avec titre or, au prix de : 3 francs, prises dans nos bureaux ; 3 fr. 60 expédition par poste gare ; 3 fr. 85 expédition par poste domicile (S'adresser Administration *J'ai vu*, 8, boul. des Capucines).



La musique de la garde républicaine sous les ordres de Gabriel Pares donne à San-Francisco une série d'auditions.

UNE SEMAINE DE GUERRE

SAMEDI 19 JUIN. — En Alsace, nos patrouilles ont atteint les lisières de Metzeral.

— Les forces navales anglo-françaises agissent en coopération avec la flotte italienne, devant Gallipoli.

DIMANCHE 20 JUIN. — Au nord d'Arras, nous enlevons d'assaut le fond de Buval.

— Les Italiens développent leurs forces sur tout le front de l'Isonzo.

LUNDI 21 JUIN. — Nouveaux progrès dans la direction de Souchez, et dans la vallée de la Fecht.

— Sur le Dniester, les Russes battent en retraite.

MARDI 22 JUIN. — Sur les Hauts-de-Meuse, nous avons enlevé de nouvelles tranchées. En Alsace, nous sommes maîtres de la totalité de Metzeral, et nous tenons 500 mètres au delà.

— Pour des raisons stratégiques, les Russes se replient en Galicie.

NOTRE 2^e NUMÉRO SPÉCIAL SUR : NOS GÉNÉRAUX PARAITRA LE 16 JUILLET

Nous remercions nos lecteurs de l'aimable accueil qu'ils ont bien voulu réserver à notre premier numéro spécial sur : *Nos Généraux*. Nous espérons que le second numéro spécial que nous consacrons au même sujet, et où nous évoquerons dans leur cadre les grands chefs qui s'appellent : Foch, de Maud'huy, Sarrail, de Langlé de Cary, Gouraud, Lyautey, Ballard, Hirschauer, chef de l'aéronautique militaire, etc., etc., trouvera auprès d'eux le même succès.

DU 19 JUIN AU 25 JUIN

— Benoît XV, répondant à une interview, semble révéler des sympathies austro-allemandes.

MERCREDI 23 JUIN. — Trente obus, sur Dunkerque, tuent quelques civils. Dans la région du « Labyrinthe », l'ennemi subit de lourdes pertes.

JEUDI 24 JUIN. — L'ennemi bombarde Arras, mais n'attaque plus sur tout le reste du front.

— Notre progression s'accroît dans les régions de Metzeral.

— Les Russes forment un nouveau front après avoir évacué Lemberg.

VENDREDI 25 JUIN. — L'accalmie du côté d'Arras continue.

— Les Allemands annoncent qu'ils marchent sur Varsovie.

HOMMES ET FAITS DONT ON PARLE



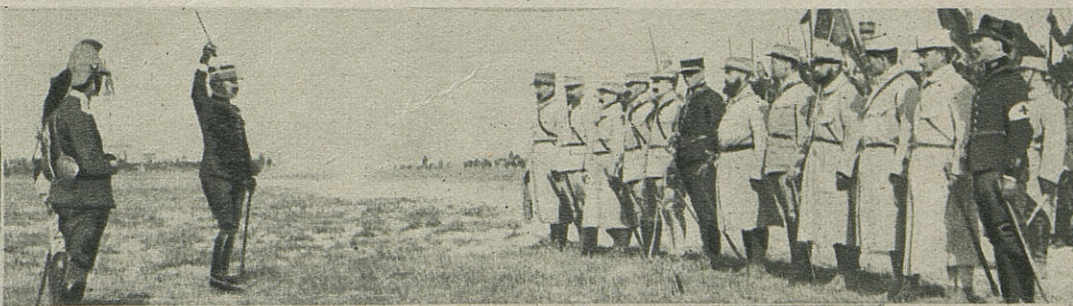
Le général E, un des plus jeunes généraux, entouré de ses principaux chefs de service, dans le secteur d'Augin-Saint-Aubin.

Le général M visite les tranchées de première ligne.

Le Président Poincaré, entouré des généraux Dubail et Humbert et des officiers d'état-major, suit les effets d'un tir d'artillerie.



Le G^l L, cité à l'ordre de l'armée, et le g^l anglais Byng.



Le général B commande au drapeau avant la remise des décorations à une trentaine d'officiers et d'hommes blessés lors des récents combats.



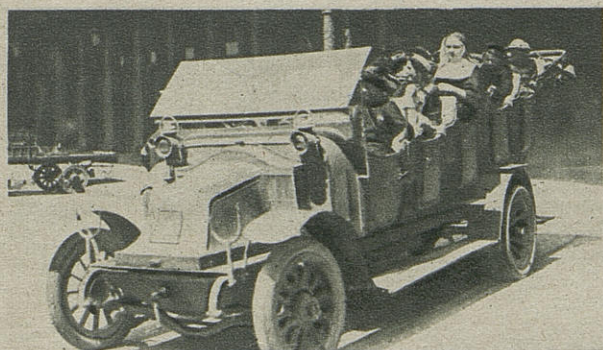
Les généraux H et P devant le pavillon du général.



Le G^l Troussaint, l'éminent directeur du service de santé, vient visiter l'ambulance offert aux soldats par le D^r Henri de Rothschild.

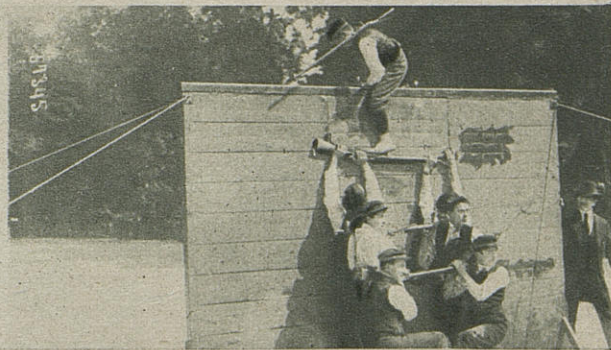


M. Mithouard, p^t du conseil municipal, et M. Delanney, visitent les enfants des écoles qui s'entraînent à la préparation militaire.

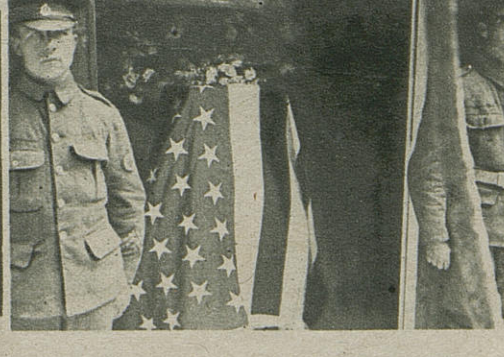


A la gare du Nord: Les petits réfugiés des départements envahis sont conduits par les sœurs, à Saint-Sulpice.

Le sergent-aviateur de Marmier, qui, survolant Ostende, eut le pied gauche enlevé par un éclat d'obus, et rentra dans nos lignes.



Les enfants des écoles s'entraînent aux Tuileries à la préparation militaire: les voici exécutant le saut du mur.



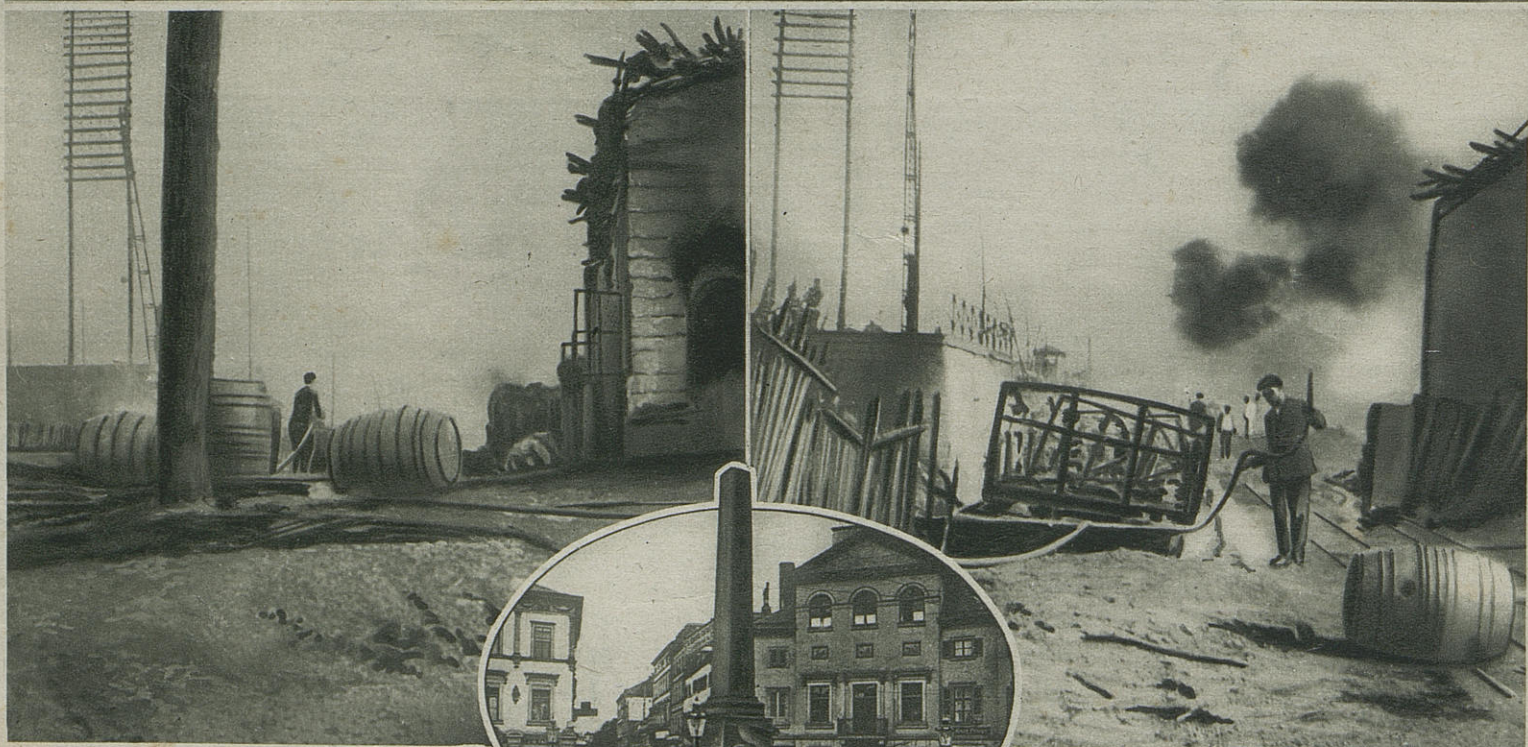
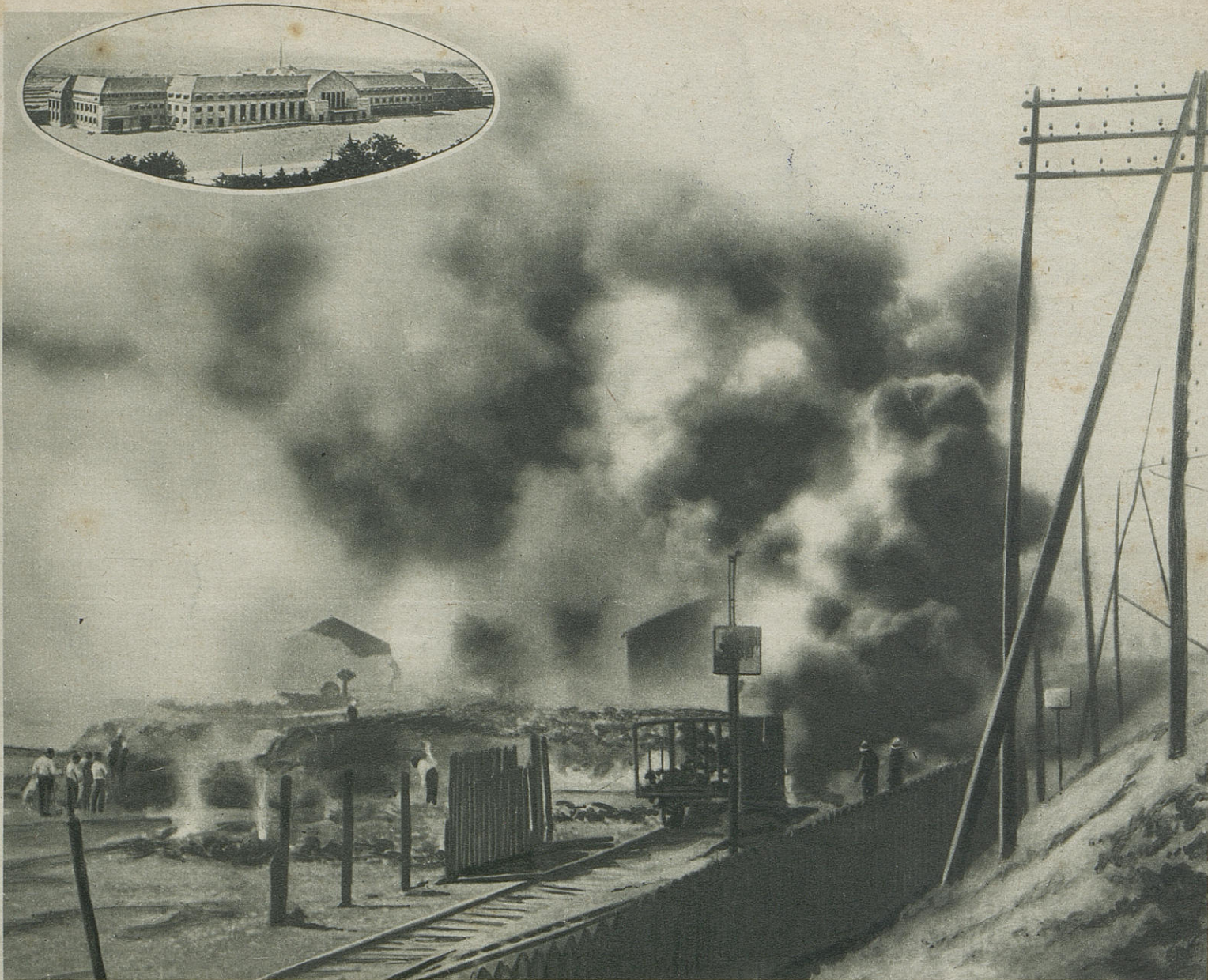
LES OBSEQUES DE L'AVIATEUR WARNEFORD

A Londres. — Les marins déposent sur une prolonge d'artillerie, pour les obsèques nationales, le corps du jeune héros.

A Versailles. — Sous les plis du drapeau anglais, le cercueil de l'aviateur disparaît sous les fleurs et les couronnes.

Pendant la cérémonie funèbre. — La mère de Warneford accompagn. au cimetière la dépouille de son fils.

J'ai vu...



Endroits atteints par le bombardement : (1) La gare.

(2) (3) (5) Docks et entrepôts de la ville. (4) La Rondellplatz.

CARLSRUHE PRIS SOUS LES BOMBES

Notre longanimité devant les incursions des zeppelins et des taubes au-dessus de nos villes ouvertes, pouvait passer pour de la faiblesse aux yeux d'un ennemi qui n'a d'autre culte que celui de la force. Aussi la guerre de représailles a-t-elle commencé et, pour l'inaugurer, un groupe d'aviateurs intrépides sont allés bombarder Carlsruhe, la capitale du grand-duché de Bade, où notre nom est honni et qui est, par surcroît,

DE NOS AVIATEURS (15 juin).

un centre de fabrication de munitions de guerre important. Voici, venus par la voie d'un de nos correspondants d'un pays neutre, quelques photographies qu'il croit authentiques des incendies allumés par nos bombes. Nous ne les donnons toutefois que sous réserve. Quoi qu'il en soit, les cris des Allemands sont significatifs. Ils nous prouvent que la méthode est bonne et qu'ils y sont sensibles. Nous n'avons donc qu'à continuer.